Annexe 4

SYNTHÈSE DE TEXTES

**SUJET « L’amour : s’agit-il d’une illusion ou d’une réalité ? »**

 • Document 1 : « Je ne souffrirai plus par amour » Lucia Etxebarria (écrivain), Paris, Héloïse d’Ormesson, 2008.

• Document 2 : « L’amour : textes choisis » Éric Blondel (professeur d’université), Paris, Flammarion, 1998. TEAM\_p118a150:TEAM 15/11/10 11:21 Page 140 S 141 SYNTHÈSE DE TEXTES SUJET

• Document 3 : « Aime-toi, la vie t’aimera » Catherine Bensaïd (psychothérapeute), Paris, Robert Laffont, 1992.

• Document 4 : « L’écologie de l’amour » Gérard Leleu (sexologue), Paris, Flammarion, 2001.

**Document 1**

**Je ne souffrirai plus par amour**

Ceux qu’un grand amour éloigne de toute vie personnelle s’appauvrissent, et appauvrissent du même coup ceux qu’ils ont choisis pour objet de leur amour. Ceux qui donnent tout par amour ont nécessairement et paradoxalement le cœur sec, car ils sont isolés du monde. Nous n’appelons pas amour ce qui nous lie à certains êtres, mais ce qui est conforme à une manière de voir collective, véhiculée par des livres et des légendes. Toutefois, l’expérience de l’amour n’est pas la même selon les personnes et nous n’avons pas le droit de réserver le mot « amour » à un type particulier de relation, qui serait la relation charnelle et passionnelle unissant deux êtres, et reléguerait dans une catégorie subalterne 1 l’amour fraternel, maternel, ou encore celui que l’on ressent pour un ami très cher, voire pour un chien. Car il n’est pas d’amour plus généreux, disait Albert Camus, que celui que l’on sait à la fois passager et singulier. Le « syndrome de dépendance affective » est le terreau sur lequel prospèrent bien des relations malsaines ou débouchant sur la maltraitance. Les psychologues affirment qu’il existe une catégorie de personnes qui développent une addiction aux relations difficiles et sont ainsi une proie facile pour le conjoint violent, ou manipulateur psychologique : ce sont les personnes affectivement dépendantes. La définition que donne de cette dépendance le professeur Jorge Castelló Blasco est la suivante : « Un besoin affectif inassouvi et persistant, que l’on tente de combler de façon inappropriée avec d’autres personnes. » Elle est le fait de gens qui ont grandi dans des milieux dénués d’affection et se sont fait une spécialité de mendier celle-ci auprès de personnes qui ne peuvent rien leur apporter sur le plan affectif et se conduisent avec eux comme des vampires. Leur aspiration à la découverte et à la réalisation de soi, y compris au détriment de leur propre bien-être et de leur propre sécurité, est trop forte pour qu’ils comprennent qu’ils devraient fuir ce type de partenaire ; ayant trop tendance à voir le bon côté des choses, et non la manipulation et les jeux de pouvoir qui s’exercent, ils font preuve d’une regrettable et dangereuse incapacité à détecter chez autrui l’hostilité ou la capacité de nuisance. Leur personnalité profonde se caractérise par une nature dépressive, une carence affective, une hypersensibilité au rejet, qui les ren 1. Secondaire, inférieur dent vulnérables aux techniques de manipulation. Le dépendant réagit de façon absurde quand il est maltraité : au lieu de se détacher de celui qui le maltraite, il se sent coupable de cette maltraitance : « S’il me crie dessus, c’est que je le mérite, que je ne fais pas bien les choses, que je ne suis pas à la hauteur. » Ces dépendants ou dépendantes manifestent un besoin affectif exacerbé (plus violant) dans leurs relations de couple, quelle qu’en soit la nature. Que les choses soient bien claires : le dépendant n’est pas dépendant de son partenaire, mais de l’idée qu’il se fait de l’amour, de sorte qu’il deviendra accro à toute relation un tant soit peu longue (le temps un peu olu long) ou stable dans laquelle il s’engagera, et non à la personne dont il pense être amoureux. […] Le dépendant émotionnel l’est encore quand il n’a plus de partenaire, de la même façon que l’alcoolique ou le toxicomane le sont à vie, qu’ils boivent ou non : d’ailleurs l’alcoolique ou le junkie repentis s’efforcent de ne pas approcher d’un verre ou d’une ligne de coke, car ils savent que le prix à payer est trop élevé, et ils sont conscients d’être toujours des malades, quand bien même ils ne boivent plus ou ne se droguent plus. En d’autres termes, le dépendant l’est même quand il est seul, sans partenaire – bien que cela ne soit pas fréquent, sa pathologie l’incitant, sitôt qu’il l’a perdu, à en rechercher désespérément un (ou une) autre. Car un des traits caractéristiques du dépendant émotionnel est de ne pouvoir supporter la solitude. Certains la comblent avec un compagnon, d’autres avec l’alcool, la coke, l’héroïne ou les jeux vidéo. Une personne atteinte d’immaturité émotionnelle tend à s’attacher à certaines choses en particulier. A la sécurité si elle croit ne pouvoir se suffire à elle-même ; à la stabilité si elle redoute l’abandon ; aux marques d’affection si elle craint le désamour… C’est ainsi que des peurs intimes peuvent créer, à la longue, une dépendance et une soumission totales, alors même qu’on croit avoir trouvé la façon de les étouffer. On tombe alors dans des engrenages paradoxaux et pervers. Par exemple, la peur d’être humilié peut amener quelqu’un qui manque d’assurance à supporter le mépris de son compagnon. De cette définition ressortent deux éléments essentiels : premièrement, le besoin est excessif et ne peut donc se réduire à celui qui est inhérent à toute relation amoureuse ; deuxièmement, il est de nature affective et non d’un autre type, ce qui signifie qu’une dépendante émotionnelle ne s’accroche pas à son compagnon parce qu’elle dépend de lui économiquement (même si c’est parfois l’excuse qu’elle se donne ou qu’elle donne aux autres) ou pour le bien des enfants. Mais tout simplement parce qu’elle ne peut pas ou ne sait pas vivre seule.

**Lucía Etxebarria**

**Document 2**

**L’amour L’amour, illusion ?**

« Candide s’enquit **1** de la cause et de l’effet, et de la raison suffisante qui avait mis Pangloss dans cet état. – Hélas ! dit l’autre, c’est l’amour ; le consolateur du genre humain, le conservateur de l’univers, l’âme de tous les êtres sensibles, le tendre amour. – Hélas, dit Candide, je l’ai connu, cet amour, ce souverain des cœurs, cette âme de notre âme ; il ne m’a jamais valu qu’un baiser et vingt coups de pied au cul » (Voltaire, Candide, chap. IV). On l’a dit, l’illusion, dans l’amour, ne constitue pas seulement un problème psychologique (certitude), ni même métaphysique (prédestination). Le problème, de nature morale, touche à l’essence de l’amour, car il y va de sa capacité à s’affronter aux obstacles intérieurs ou extérieurs : fuite du temps (l’oubli), changements du devenir et de la durée (l’inconstance, la frivolité), désaccords et contradictions (l’irresponsabilité, l’inconséquence). Plus qu’une simple erreur sur soi-même, qu’un défaut de lucidité sur ses sentiments, l’illusion fait poindre la menace de l’échec et, par exemple, de la solitude, de l’abandon, de la faute, de la rupture, de l’inconstance, de l’infidélité, du désespoir, de la séparation, du suicide par chagrin d’amour, maux que l’amour cherche à conjurer, et dont il se veut par principe le remède. Plus profondément, l’illusion est le spectre de la mort que l’amour tente éternellement d’exorciser, le symptôme de la fin possible ou de l’impossibilité radicale d’un amour (ou de l’Amour), donc de la « mort » de l’amour. Davantage : elle annonce, à qui saurait le percevoir, la victoire de la mort sur l’amour, donc de la Mort tout court, s’il est vrai que, comme l’a vu Freud d’après Empédocle, l’Amour se caractérise comme la force de rassemblement (Philia) qui unifie et favorise la Vie, tandis que la Mort s’apparente à la querelle et à la division (Neikos), à la dissociation des unités du vivant qui, au bout du compte, par l’amour, bravent (chanter) la mort dans une lutte sans merci (Le Malaise dans la culture, in fine). Comment et jusqu’où l’amour peut-il être le porteur de la vie, par la sexualité, le désir et les affects (visées d’union) ? Ou ne serait-il qu’une ruse de la mort (par exemple sous forme de répétition névrotique, de castration), un simple répit, un délai de grâce, ou la forme la plus pernicieuse2 des progrès que, sous le couvert de l’illusion, la mort fait pour l’emporter sur le vivant ? On lira sur ce point Le Mirage, de Thomas Mann. « La sexualité, écrit Paul Ricœur à propos de Freud, est la grande exception dans la marche de la vie vers la mort » (De l’interprétation). Exception momentanée, fleur tôt fanée ou d’emblée éphémère ? Dans « Le thème du choix des coffrets », commentant Le Roi Lear de Shakespeare, Freud conclut à la défaite d’Eros.

 1. Se demanda, s’informa.

2. Néfaste à notre insu.

L’illusion, croyance à une réalité qui n’en est pas une, plus qu’une erreur sur le vrai, est une méprise sur l’être. L’amour, qu’il s’adresse à une gourgandine **3** ou à Dieu, croit en l’existence d’un être parfait, il a foi dans la réalité de certaines qualités et, par corollaire, dans la vérité du sentiment. […] Revenir de l’illusion en amour, c’est devenir proprement athée : cesser de croire que « Dieu » existe, qu’il est parfait, et donc cesser d’adorer Dieu, ou bien s’apercevoir que l’amour de Dieu se confond en réalité avec l’amour des hommes, que la déesse n’est rien qu’une grisette **4** abusivement divinisée, et que l’amour, naguère « feu divin » (Rousseau) se réduit à une invention sociale, à une projection de l’amour-propre ou encore à une ruse (ou une maladie) du corps, de l’inconscient, retour du refoulé sexuel fâcheusement sublimé – bref, une création (et une créance) de l’imagination. De la transcendance sublime aux prosaïques **5** réalités trop humaines, la chute est vertigineuse et rude. Mais tout de même : tant qu’a duré l’amour, l’illusion a bien fait prendre le rien pour quelque chose, la « cocotte » pour une perle rare ou le laideron pour une créature de rêve, jusqu’au moment où (comme ça ?) on s’est avisé que ce n’était qu’une « pas grand-chose ». Il fallait donc bien qu’il y eût « quelque chose », même si, après coup, pour faire bonne figure, on lâche d’un air dégagé qu’« elle n’avait rien pour elle » ou que c’était « une femme qui ne me plaisait pas, qui n’était pas mon genre ! » (Un amour de Swann). L’amour consiste à doter le rien de vertus à profusion. Cette richesse (poros) de l’amour, pourtant fils de pénia (pauvreté) et donc plutôt miséreux, selon Platon, lui vient de la générosité de l’imagination, qui, inconsidérément, lui dispense des crédits, « cristallise » à fonds perdus. Voilà donc l’amour, en tant que désir, écartelé entre le réel et le possible, lesquels s’obstinent à ne pas toujours coïncider. Pour réaliser son désir, comment les différencier et reconnaître l’illusion afin de l’éviter ? Seul recours : l’expérience, qui demande patience et longueur de temps et s’acharne à rabattre les prétentions de l’amour à rimer avec « toujours ». Le réel est simple, les possibles sont légion, comme les charmes captieux **6** de l’objet vu par l’imagination. Et le réel […] fait tomber son couperet **7** […].

**Eric Blondel 8**

*3. Terme méprisant qui désignait auparavant une « femme de mauvaise vie ».*

*4. Désignait, en vieux français, une jeune fille coquette de condition modeste.*

*5. Banal, terre à terre.*

*6. Qui cherche à tromper, à induire en erreur.*

*7. Couteau de la guillotine.*

*8. Professeur d’université.*

**Document 3**

**Aime-toi, la vie t’aimera**

Se libérer du regard de l’autre sur soi « Tu en es encore à souhaiter ce que souhaitèrent pour toi ta nourrice, ton précepteur ou ta mère ? Tu ne te rends pas compte de tout le mal qu’ils t’ont souhaité ? Ah ! comme les vœux de nos proches nous sont contraires ! Je ne m’étonne plus maintenant de toutes les misères que nous traînons derrière nous depuis que nous sommes petits : nous avons grandi dans la malédiction des vœux de nos parents ! » (Sénèque, Lettres à Lucilius). « Un jour, j’ai décidé de savoir me faire plaisir, de ne plus faire partie de ceux dont je dis qu’ils ont une inaptitude au bonheur. » Une fois acquise la notion de plaisir, tous les comportements vont instinctivement s’écarter de ce qui peut nuire et tendre vers la création d’un bien-être. Mais encore faut-il savoir comment le rechercher. Il ne se laisse pas enfermer dans une définition précise ; il est différent non seulement pour chacun, mais également pour chaque moment de la vie. Pour écouter son désir, et par là même trouver une sensation de bien-être, il faut, ce qui représente un véritable déconditionnement, se libérer du regard des autres sur soi. L’attitude « caméléon », l’hyperadaptation au désir de l’autre finit par aboutir à un décalage permanent entre ce que l’on désire vivre et ce que l’on vit. « J’ai peur, si je refuse d’obéir aux désirs de l’autre ou si je dis des phrases qu’il n’a pas envie d’entendre, de perdre son amour ; je vis dans l’obsession d’être rejetée. » Si nous nous imposons certains actes par peur du jugement d’autrui, et surtout par la peur de ne pas être toujours « aimables », nous empruntons des rôles successifs qui nous font perdre de vue qui nous sommes. « J’ai l’impression d’avoir tant de rôles à remplir à la fois que je ne sais plus ni qui je suis ni ce que je désire. Je manque totalement d’amour de moi, d’amour-propre, dans le sens où l’autre est roi avec ses désirs et ce qu’il impose. J’ai l’impression de ne plus exister que dans l’image de ce que les autres attendent de moi. » Nous ne savons plus ensuite si nous sommes appréciés pour ce que nous sommes ou pour ce que nous prétendons être et, bien loin d’être rassurés par ce type de comportement, notre incertitude quant à l’amour que nous sommes susceptibles ou non de susciter chez les autres ne fait finalement que croître. Depuis notre enfance, nous sommes à la recherche d’une reconnaissance qui puisse enfin nous permettre de nous accepter tels que nous sommes. Ce que nos parents attendent de nous constitue par conséquent un support référentiel : pour ou contre, nous nous définissons par rapport à leur attente. Et ensuite, par rapport à ce que nous imaginons être celle des autres. « Tout ce que je fais, je le fais pour plaire… ou pour déplaire ; je suis sans cesse dans la séduction ou la provocation. Je finis par me demander : où suisje, moi ? Où est ma liberté là-dedans ? » Face à un père ou une mère qui font preuve de courage, de générosité et même d’abnégation, on est déjà coupable à l’idée de la moindre déviation par rapport à cette norme de bonne conduite. On fait alors de telle sorte de s’y soumettre ou, considérant ces règles impossibles à tenir, on « rue dans les brancards », certains de toutes les façons qu’il est impossible d’être à la hauteur. […] Si le couple qu’ils forment apparaît exemplaire, on a toujours la tentation de comparer celui que l’on peut former au leur, constatant avec douleur qu’il ne correspond pas à l’idée que l’on s’en était faite, convaincu par conséquent de n’avoir pas rencontré le compagnon idéal. S’ils ont particulièrement « réussi » dans le domaine qui est le leur, on se sent particulièrement « nul de ne pas répondre à leur attente » ; et ce que l’on exige de soi donne lieu à des efforts démesurés, ou par découragement à un comportement d’échec. Certaines éducations semblent ne pas donner droit à l’erreur : des parents ont fait croire, ou des enfants ont voulu croire, qu’ils ne s’étaient jamais trompés, et à force de « il n’y a qu’à… » ou « tu aurais dû… », ils ont, là où ils voulaient apporter des encouragements, éveillé des complexes et des comportements d’inhibition. « Je réalise que j’ai toujours considéré mes parents comme étant parfaits. Ils m’ont convaincu, parce qu’ils l’étaient eux-mêmes et en toute bonne foi, d’avoir toujours agi dans le sens de ce qui était bien. J’ai ainsi vécu toute déviation par rapport à ce chemin de perfection comme une faille dans l’image idéale de moi-même, une trahison par rapport à l’amour qu’ils me portaient, une infidélité à leurs attentes » […]. Nous sommes sans cesse manipulés par des forces obscures qui nous échappent, des forces inconscientes qu’il nous faut subir. Même quand nous croyons être maîtres de nos désirs, nous ne faisons qu’obéir à ceux que les autres ont créés pour nous, même quand nous croyons vouloir notre bonheur, nous faisons parfois de telle sorte qu’il nous échappe. Nous imputons **1** à l’autre, ou à des circonstances de la vie, des impossibilités qui sont les nôtres. Mais les pensées qui nous traversent l’esprit, tout étrangères qu’elles soient, nous en avons conscience. Nous avons le pouvoir de les entendre ; et nous en avons même le devoir. Elles nous permettent, à en déchiffrer le sens, d’avoir accès à ce monde invisible qui nous gouverne. Nous pouvons ainsi apprendre peu à peu à guider nos réflexions dans la bonne direction, loin des chemins tortueux qu’elles semblent être trop facilement tentées de suivre. De ce travail sur soi, patient et subtil, peuvent résulter des modifications de certains modes de fonctionnement, une transformation de la vie au quotidien. Changements qui surviennent en leur temps, temps nécessaire au travail de l’inconscient, mais changements auxquels nous devons faire confiance. A travers un mot, une phrase, un comportement, dans le discours des autres, souvent reflet de nos pensées intimes, nous trouvons matière à réflexion, laquelle fera parfois un long chemin dans notre tête avant que nous puissions en voir les effets. Nous sommes alors capables de trouver la solution à nos maux, la réponse la mieux adaptée à chaque circonstance de notre vie. Réponse qui est en nous, mais que

1. *Nous rendons responsable l’autre*

nous ignorons le plus souvent, et que nous croyons à tort devoir attendre de l’extérieur. Nous et nous seuls sommes capables de savoir ce qui est bon pour nous. Il n’est pas de solution miracle généralisable pour tous : ce qui est vrai pour certains ne l’est pas pour d’autres. Nous pouvons prendre en main notre vie, faire de telle sorte de nous libérer de ces liens douloureux du passé pour créer de nouveaux comportements ; nous sommes heureux alors de constater combien il peut être simple d’effectuer ce qui jadis semblait si complexe, de même qu’il est bon d’agir là où nous étions convaincus auparavant de ne pouvoir que subir. A nous de découvrir dans les méandres2 de notre discours intérieur ces douleurs qui nous empêchent de vivre, afin de laisser place à ces désirs qui nous font vivre. Catherine Bensaïd3 2. Sinuosités, détours. 3. Psychothérapeute. Document 4 L’écologie de l’amour Apprendre à s’aimer Il est normal de s’aimer, c’est même impératif : pour soi, afin d’exister pleinement ; pour les autres, afin de jouer son rôle et d’assumer ses devoirs vis-à-vis d’eux. On ne le répétera jamais assez : la condition fondamentale pour aimer les autres, c’est de s’aimer soi-même. S’aimer, c’est se considérer comme un être à part entière, libre, égal aux autres, fait pour aimer et être aimé – donc digne d’amour –, pourvu d’un certain nombre de qualités qui lui sont propres et dont certaines constituent un véritable talent, une personne destinée à une mission bien précise, en rapport avec son caractère et ses talents. S’aimer, c’est se donner les moyens de rester libre, de vivre dans l’amour, de développer ses dons et de réaliser ce pour quoi on est fait. C’est se construire un ego solide, fécond et ouvert aux autres. Il est clair que s’aimer n’a rien à voir avec l’égoïsme ou l’égocentrisme. Du reste, ce qui caractérise l’égoïste, ce n’est pas tant l’hypertrophie de l’ego que sa structure exclusivement centripète : il ramène tout à lui, ne parle que de lui, ne pense qu’à lui, ne s’occupe que de lui. Plus qu’une forme de suffisance, cette attitude traduit plutôt un manque en soi, notamment un manque de confiance. Dans notre culture imprégnée de religion chrétienne, nous avons mauvaise conscience à nous aimer. On nous a tellement prêché l’oubli de soi, voire le sacrifice de soi. Sans doute a-t-on mal entendu le message de Jésus, qui était : « Aime ton prochain comme toi-même, pour l’amour de Dieu. » Sans doute aussi a-t-on mal transmis le sens de son nous ignorons le plus souvent, et que nous croyons à tort devoir attendre de l’extérieur. Nous et nous seuls sommes capables de savoir ce qui est bon pour nous. Il n’est pas de solution miracle généralisable pour tous : ce qui est vrai pour certains ne l’est pas pour d’autres. Nous pouvons prendre en main notre vie, faire de telle sorte de nous libérer de ces liens douloureux du passé pour créer de nouveaux comportements ; nous sommes heureux alors de constater combien il peut être simple d’effectuer ce qui jadis semblait si complexe, de même qu’il est bon d’agir là où nous étions convaincus auparavant de ne pouvoir que subir. A nous de découvrir dans les méandres **2** de notre discours intérieur ces douleurs qui nous empêchent de vivre, afin de laisser place à ces désirs qui nous font vivre.

**Catherine Bensaïd 3**

*2. Sinuosités, détours.*

*3. Psychothérapeute.*

**Document 4**

**L’écologie de l’amour Apprendre à s’aimer**

Il est normal de s’aimer, c’est même impératif : pour soi, afin d’exister pleinement ; pour les autres, afin de jouer son rôle et d’assumer ses devoirs vis-à-vis d’eux. On ne le répétera jamais assez : la condition fondamentale pour aimer les autres, c’est de s’aimer soi-même. S’aimer, c’est se considérer comme un être à part entière, libre, égal aux autres, fait pour aimer et être aimé – donc digne d’amour –, pourvu d’un certain nombre de qualités qui lui sont propres et dont certaines constituent un véritable talent, une personne destinée à une mission bien précise, en rapport avec son caractère et ses talents. S’aimer, c’est se donner les moyens de rester libre, de vivre dans l’amour, de développer ses dons et de réaliser ce pour quoi on est fait. C’est se construire un ego solide, fécond et ouvert aux autres. Il est clair que s’aimer n’a rien à voir avec l’égoïsme ou l’égocentrisme. Du reste, ce qui caractérise l’égoïste, ce n’est pas tant l’hypertrophie de l’ego que sa structure exclusivement centripète : il ramène tout à lui, ne parle que de lui, ne pense qu’à lui, ne s’occupe que de lui. Plus qu’une forme de suffisance, cette attitude traduit plutôt un manque en soi, notamment un manque de confiance. Dans notre culture imprégnée de religion chrétienne, nous avons mauvaise conscience à nous aimer. On nous a tellement prêché l’oubli de soi, voire le sacrifice de soi. Sans doute a-t-on mal entendu le message de Jésus, qui était : « Aime ton prochain comme toi-même, pour l’amour de Dieu. » Sans doute aussi a-t-on mal transmis le sens de son

supplice final, insistant plus sur le côté sacrificiel que sur sa dimension sacrée, si bien que chez trop de gens le don de soi a des relents de masochisme. Heureusement, la ***vox populi*** **1** affirme en contrepoint : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. » De nos jours, l’évolution des esprits inverse les attitudes. En réaction à la pression des idéologies dominantes – qu’elles soient religieuses ou politiques –, qui donnaient la priorité à la collectivité sur l’individu, est venu le temps de l’individualisme. Il faut dire que les systèmes de pensée qui nous ont été imposés n’ont pas tenu leur promesse de bonheur ; pire, ils ont enfermé l’homme dans le malheur et la mésestime de soi. Aujourd’hui, l’individu libre de toute pression – mais aussi dépourvu de repères – doit, seul, trouver sa voie et inventer sa religion. C’est à chacun de se construire à sa façon, en fonction de sa nature et de ses prédispositions, de trouver ses références, sa vérité, son sens, son but. Que chacun s’assume, et s’aime corps et âme […]. Quand enfin nous parvenons à nous aimer, nous réalisons combien nous pouvons aimer l’autre : sans attendre, sans réclamer, sans geindre, sans le harceler, sans l’épuiser, sans douter, en l’acceptant tel qu’il est, en respectant sa liberté. Notre relation est équilibrée, vraie, enrichissante, toujours renouvelée et joyeuse, et notre intimité est heureuse. Ce bonheur, aucune fortune, aucune gloire ne peut l’égaler. Ainsi, l’amour de soi, comme on l’entend ici, n’est pas un repli sur l’ego, un recroquevillement sur soi. Il est approfondissement et agrandissement d’une source intérieure, dans le but de la faire rejaillir avec plus de force vers l’extérieur. De toute façon, l’amour de soi ne suffit pas pour vivre heureux ; il n’est porteur de bonheur et de sens que s’il s’étend et circule dans la communauté. C’est le seul moyen de passer du besoin absolu – égoïste – à l’amour absolu – universel.

**Gérard Leleu 2**

*1. La voix du peuple, en latin.*

*2. Sexologue.*